



ÉDITIONS Charles Léopold Mayer



L'ARCHIPEL HUMAIN

Vivre la rencontre interculturelle

PHILIPPE PIERRE ET MICHEL SAUQUET
Préface de Michel Wieviorka

Un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la rencontre comme régime de vérité.

« Force de la rencontre »

Philippe Pierre et Michel Sauquet

Mots clés : Individualisme, Turbo-Capitalisme, Commun, Décentrer le regard, Rencontre interculturelle.

La publication, en avril dernier, de votre livre L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle marque une étape de votre parcours car c'est la première fois que vous écrivez ensemble.

L'idée de cet ouvrage est née d'une rencontre un jour d'hiver, en 2012, autour d'un livre⁶⁴. Nous avons constaté, non sans une certaine surprise, que des interrogations analogues se posaient dans nos secteurs respectifs d'investissement professionnel et social. Nous venions d'univers très différents (la grande entreprise privée d'un côté, l'associatif et le champ humanitaire de l'autre) et représentons des générations différentes. Nous avons de communes aspirations, les mêmes inquiétudes sur les dangers de méthodes et de discours uniques, la même volonté de mettre en débat une question interculturelle alors trop chargée, selon nous, de références nationales enfermantes (tous les « Chinois » ou « Coréens » travaillent comme cela, les « Italiennes » ou les « Maliennes » ont d'abord ce type de comportement quand on les approche...). Nous contestions également des réflexes communautaires victimaires ou encore la valorisation des notions fades de *diversité* ou du « vivre ensemble ». Catégories qui laissent entendre, sans dire vraiment. Catégories floues et abstraites qui amènent souvent à se contenter de cibler des préjugés au travers de chartes sans combattre à la source, et par la loi, les inégalités concrètes, économiques et sociales, qui en résultent. Les chartes, qui reposent sur la « bonne volonté » ont une valeur morale et aucune valeur juridique. Elles renforcent souvent, sans le dire vraiment, la construction de catégories ethno-raciales et la division en deux camps, celui du bien et celui du mal. Sans vouloir explorer ce qui fait qu'une chose est diverse et différente, et plus encore, qu'une action est juste ou injuste. Sans analyser *La diversité* mais s'en revendiquer pour mieux condamner.

⁶⁴ : Michel Sauquet, *L'intelligence de l'autre*, Editions Charles Léopold Mayer, 2007.

Jeunes, nous n'aimions déjà pas trop les classements, ni les logiques catégorielles, ni les « concepts totems » qui s'imposent par la force d'un usage sans être clairement définies. Et qui pourtant rassurent. Ni même l'idée que les Hommes puissent être heureux, mais par séparations, par quotas, par communautés closes et des logiques d'un repentir tardif. Et nous préférons superpositions et bricolages qui évitent de ranger selon les catégories binaires du Même et du Différent, du semblable et du dissemblable...

Plus tard, nous nous sommes également demandés à quoi pouvaient encore servir, ces manuels écrits au temps de la guerre froide, conçus pour penser un monde composé principalement de sociétés fermement communautaires ou nationales, un monde coupé en deux dans l'affrontement, celui d'un point de vue européen et occidental encore dominant, celui des modèles « centre-périphérie », « haut-bas », celui de « civilisations » comme condamnées à s'entrechoquer sans s'enrichir, celui du plein de certitudes et de l'absence de déliés !

Prenant acte que nos contemporains étaient de moins en moins faits pour vivre là où ils étaient nés, pendant des années, en tant que consultants, formateurs et essayistes, nous avons avancé côte à côte pour sensibiliser des publics très différents à cette question que nous nommons interculturelle et pour favoriser un large échange d'expériences. Parfois, nous avons réalisé des interventions en commun ou organisé des colloques et des conférences en différents continents, mais en effet nous n'avions jamais *écrit* en commun, et le moment nous a paru venu de le faire.

Vous en appelez à un optimisme de combat cher à Michel Serres mais votre ouvrage peut se lire aussi comme une critique du « toujours plus » et d'un individualisme galopant de nos sociétés contemporaines. Auquel devrait résister l'opportunité de rencontres interculturelles.

Vous touchez juste. Un des mouvements sociaux majeurs de ces cinquante dernières années est de vouloir se libérer des contraintes physiques pour évoluer au sein de ses états mentaux, comme le font toutes ces petites poucettes, chères à Michel Serres, qui ont un ordinateur à portée de main. Une vie à portée de clic, à portée d'écran.

Gabrielle Halpern parle d'une crise de notre rapport à la réalité, d'un réel devenu ennuyeux pour les tenants du métaverse et des jeux vidéos. Elle pointe aussi cet étrange paradoxe à aimer ces héros masculins aux identités multiples et contradictoires que sont « Hercule, Moïse, Lancelot du lac, Batman, Spiderman, Aquaman, et tous les autres ! », et de haïr tout ce que nous croisons d'hybride autour de nous ?⁶⁵.

Toute l'histoire récente, celle de la modernité tardive, des cinquante dernières années, peut se lire comme l'histoire d'un déploiement continu d'un idéal connexionniste et de lois du marché qui n'ont le plus souvent d'autres bornes qu'eux-mêmes. La légitimité du système de l'argent et la supériorité des valeurs marchandes.

Si de moins en moins d'entre nous se sentent partie d'un tout qui les dépasse, c'est que nous sommes de plain-pied dans la société des individus. L'homme serait sur terre pour poursuivre son meilleur intérêt. Dans une société d'individus titulaires de droits naturels leur permettant de s'émanciper du lien social. Des individus qui ne veulent pas se sentir héritiers des appartenances situées en amont du sujet parce qu'elles entraveraient l'émancipation de l'individu. La société n'est plus la réalité première.

⁶⁵ : Gabrielle Halpern, *Tous centaures. Eloge de l'hybridation*, Le Pommier, 2020, p. 4.

Si le premier souci de l'individualisme est de centrer l'individu sur soi, le premier souci du personnalisme, écrivait Emmanuel Mounier, est de le décentrer pour l'établir dans les perspectives ouvertes de la rencontre.

Vous évoquez la rencontre, et non la simple mise en présence, la simple relation, comme voie opportune.

François Jullien pointe « cet évitement de l'Autre s'exécute continuellement, comme aussi tactiquement, ne serait-ce qu'en projetant sur lui au plus tôt un jugement, voire en l'anticipant : on s'en fait d'emblée un paravent mettant à l'abri de la fêlure de l'expérience qu'il ne peut manquer sinon de susciter »⁶⁶.

Beaucoup de contradictions sont de fausses contradictions : il ne s'agit pas d'une juxtaposition d'éléments totalement contraires, mais plutôt d'éléments hétérogènes⁶⁷... qu'une suspension de jugement pourrait aider à résorber, qu'une posture interculturelle pourrait élucider et enrichir.

Précisément parce qu'une posture interculturelle nous apprend qu'il n'y a pas de situation où « A et B sont incomparables parce qu'ils n'ont pas de cadre ou de référent commun, appartiennent à deux mondes qui ne se rencontrent pas ». On mésestime le pouvoir d'élucidation des humains quand il s'agit de comprendre les raisons d'agir de l'autre. On surestime même « cette part de la réalité qui nous échappe si nous demeurons passifs »⁶⁸.

L'interculturel nous apprend à « fêler l'autonomie et l'autarcie du sujet, faire effraction dans sa liberté, l'obliger à en déborder »⁶⁹. Pour François Jullien, l'Autre n'est autre que par l'effraction qu'il ouvre.

La rencontre est disposition d'accueil, forme psychique aimantée par la réciprocité des fluides... A l'opposé de la consommation de relations feintes, comme celles que nous proposent le plus souvent la télévision et Internet.

Tandis que « l'Ailleurs » (de la comparaison) peut être observé, l'altérité (de la traduction) est construction et dans cet édifice toujours chancelant, appel à une réflexion sur soi-même. En nos sociétés, ce n'est peut-être pas le désir d'affirmer la supériorité de son désir de reconnaissance qui est le fondement de la lutte des hommes mais le désir plus secret d'échapper au mépris dans la présentation de soi. Or une société *juste* permet à l'homme d'échapper au mépris. Et « le rôle de la politique », écrit Alain Ehrenberg, « dans un âge de subjectivité généralisée ne consiste pas à s'occuper des âmes ou des inconscients, à définir le bien commun, mais à régler les rapports entre les hommes de telle sorte que les articulations entre souci pour soi et pour autrui soient facilitées »⁷⁰.

⁶⁶ : François Jullien, *L'incommensurable*, Editions de l'Observatoire, 2022, pp. 55-56.

⁶⁷ : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, p. 92.

⁶⁸ : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, p. 15.

⁶⁹ : François Jullien, *L'incommensurable*, Editions de l'Observatoire, 2022, p. 62.

⁷⁰ : Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Calmann Lévy, 1995.